

## **Analyse géo-critique de la dimension de l'espace dans 'La Forme d'une ville' de Julien Gracq**

### **Geo-critical analysis of the dimension of space in 'The Shape of a City' by Julien Gracq**

**EL Arbi EL BAKKALI**

*Professeur habilité*

*Faculté des sciences et techniques d'Al-Hoceima*

*Université Abdelmalek Essaâdi de Tétouan, Maroc*

#### **Abstract**

Ranked among the masters of contemporary literature in France, Julien Gracq, whose real name is Louis Poirier (professor of geography), was able to mark his career as a writer without joining any specific literary movement. His literary production focuses on fragments of autobiography, reflections on literature and geographical mediations. This work will only focus on the work *La Forme d'une ville*, an autobiographical text, which recounts Gracq's passage through several periods of his life and which aims to answer the following question: what conception does Julien Gracq give to space ?

**C**lassé parmi les maîtres de la littérature contemporaine en France, Julien Gracq de son vrai nom Louis Poirier (professeur de géographie) a pu marquer sa carrière d'écrivain sans qu'il s'inscrive à aucun courant littéraire précis. Sa production littéraire connaît deux grandes périodes : la première (1938-1967) qui s'inspire du surréalisme et de la fiction comme cadre principal de création littéraire tandis que la seconde période (1967-1992) est axée sur des fragments d'autobiographie, réflexions sur la littérature et médiations géographiques. Le présent travail ne portera que sur l'ouvrage *La Forme d'une ville*. Il s'agit récit testamentaire d'un cycle déterminé de la vie de Gracq. Il s'agit d'un support littéraire centré sur le paysage en tant qu'espace urbain regorgeant des lieux de la ville de Nantes y compris rues, gares, internat, caserne etc. À vrai dire, *La forme d'une ville* est un texte autobiographique qui ne se donne pas comme géographique mais c'est la géographie de son auteur qui est développée postérieurement à la situation narrée. Gracq mettait en évidence sa conception littéraire de l'espace lorsqu'il affirme :

« Quand j'ai commencé à écrire, il me semble que ce que je cherchais, c'était à matérialiser l'espace, la profondeur d'une certaine effervescence imaginaire débordante, un peu comme on crie dans l'obscurité d'une caverne pour en mesurer les dimensions d'après l'écho. Le temps vient sans doute sur le tard où on ne cherche

plus guère dans l'écriture qu'une vérification de pouvoirs, par laquelle on lutte pied à pied avec le déclin physiologique ». (Gracq, 1980,144)

Quelle conception Julien Gracq accorde-t-il à l'espace dans *La forme d'une ville* ?

## 1. Julien Gracq : un écrivain géographe

Julien Gracq a dénoncé toute initiative de modélisation de la production littéraire parce que toute théorisation de l'écriture littéraire empiète sur le domaine des sciences exactes (dont les théories garantissent la progression et la fiabilité des résultats). Si l'on considère la littérature comme une science dure, on la prive de son aspect utopique, naturel, contemplatif et libre qui laisse le choix aux écrivains de produire sans prendre en considération le souci de suivre un certain nombre de recommandations et de consignes adoptées à l'unanimité par les groupes des littérateurs du XX<sup>e</sup> siècle. En effet, dès ses débuts, Gracq cherche, à ne pas se soumettre aux théories de la mouvance littéraire de son époque, affirmant la liberté pour l'écrivain d'organiser ses idées naturellement sans avoir le souci de suivre un schéma déjà préparé. Selon lui, le fait d'écrire selon un modèle précis vide la littérature de son essence, telle qu'elle est définie dans le monde entier, comme un exercice de production linguistique innovant, dépassant le simple message qui transmet une idée ou traduit une réalité. Lors d'un entretien, Gracq avance ceci à cet effet sa propre manière d'écrire :

« J'avance en effet dans mon travail de phrase en phrase, de page en page en suivant la progression du récit. Je le suis comme un vecteur qui ne comporte pas de retour en amont, peut-être parce que mes livres de fiction figurent tous plus ou moins la maturation d'un événement qui est presque d'ordre organique, et qui ne comporte pas de stase, ni de régression. C'est une démarche naturelle » (Gracq, 2002,300)

Gracq fit preuve d'une grande originalité lorsqu'il choisit d'écrire sous forme de fragments pour se libérer définitivement de la notion de progression thématique. Quand on évoque la production littéraire de Gracq, il y a toujours un consensus qui se focalise sur l'esprit critique de l'auteur et son amour des paysages comme notion géographique par excellence. Ainsi, la production littéraire de Julien Gracq s'est focalisée sur trois pièces maîtresses : *évoqueries de paysages, fragments autobiographiques et réflexions sur la littérature*.

La notion de paysage est primordiale dans l'œuvre de Gracq dans la mesure où elle découle de sa formation de géographe. Pour ce dernier, le paysage est d'une importance capitale car il joue un rôle au même titre que les personnages d'un roman. Les paysages sont présents dans toute sa production littéraire, mais il n'est pas sans importance de remarquer que les types de paysages varient avec les périodes au cours desquelles il écrit. Dans la

première période, où Julien Gracq fait appel à la fiction, il crée (ce terme de *créer* ne lui plairait pas !)<sup>1</sup> des paysages fictifs qui ne se réfèrent en rien à des paysages réels. La seconde période, marquée par un aspect fragmentaire de la production littéraire se manifeste par des descriptions réelles de lieux précis, le réalisme de l'auteur s'exprimant ainsi par une certaine volonté de coller au réel. Mais cette même volonté de coller au réel (ou de lire et écrire le réel) le conduit à transformer ce réel en particulier en se désolidarisant des contraintes traditionnelles de l'espace et du temps. La formation de géographe de l'auteur fusionne avec son talent de poète pour donner un réel imaginaire, esthétique, fascinant parce que conduisant à un univers particulier où l'auteur semble se fondre lui-même avec le monde qu'il décrit par des mots savants ou non. Il affirme cela lors d'un entretien avec Jean-Louis Tissier en 1978 :

« Quand j'emploie un terme géographique (cela m'arrive), c'est un mode d'excuse ; cela veut dire : « voilà, je n'ai pas de meilleur mot que le mot savant pour exprimer ce que je veux dire, je m'en excuse ». L'italique a beaucoup d'autres sens. Mais pour les termes géographiques, pour moi, c'est souvent celui-là ». (Gracq, 2002, 34)

En effet, le paysage, une des composantes de la géographie physique que Julien Gracq pratiqua jusqu'à sa retraite, prend une grande place dans l'univers littéraire de l'auteur et particulièrement dans la seconde partie de sa production ; il l'indique clairement en répondant à une question de Jean-Louis Tissier lors de l'entretien précité :

« En fait, au début, j'ai écrit surtout des romans. Les paysages concrets, les choses vues y tiennent moins de place. Dans la dernière partie, j'ai écrit les deux volumes de *Lettrines*, *Les Eaux étroites* qui renvoient à des lieux précis. Il y a donc davantage de réalisme, alors que tous les paysages des romans sont des paysages remaniés ou synthétiques mais je crois que mon goût pour les paysages n'a pas changé de nature » (Gracq, 2002,45)

Dans le concept géographique de Gracq, la perception d'un paysage se concrétise immédiatement par un sentiment, une caresse ou une odeur. Quant aux rares personnages du récit gracquien, ils sont capables de tisser des relations très profondes avec les paysages. En vérité, comme les données géologiques et météorologiques recèlent leur vérité, le paysage, dans l'œuvre romanesque aussi, se manifeste toujours dans sa présence véritablement active, il lance des appels et interroge : point de site, généralement désert, qui n'ait de signification. Point de lieu vacant qui ne constitue, à lui seul, un événement. Point de territoire qui ne contienne ses hiéroglyphes. Il se peut même que les paysages demandent à être déchiffrés comme des cryptogrammes. Aller à la rencontre du secret, du texte sensible de l'univers qui

---

<sup>1</sup>Julien Gracq disait *dans Entretiens à la page 167* : « Je n'aime pas l'emploi du mot 'création' en littérature, et encore moins en critique. Il n'y a création qu'à partir de rien, et la littérature n'est au mieux que recombinaison, réassemblage, de sensations, de perceptions et de souvenirs ».

appelle un décryptage, et accueillir ce qu'il devient dans sa singularité : cette volonté de compréhension rejoint la quête surréaliste d'une totalité sans fissure où la conscience pénètre librement les choses, et s'y baigne sans cesser d'être, où l'irréversibilité du temps s'abolit avec le passé et le futur.

## **2. La forme d'une ville : ouvrage de la seconde période littéraire de Gracq**

Paru en 1985, cet ouvrage incarne la ville de Nantes, où Gracq a vécu ses années d'internat au lycée Clemenceau, entre 11 et 18 ans. Il fait partie des œuvres de la seconde partie de production artistique de l'auteur où le réalisme constitue l'axe principal de la création littéraire. Ce livre, qui construit la mémoire collective est aussi un exorcisme pour temps difficile, une aide pour le travail de deuil. Julien Gracq affirme écrire sur une ville plus imaginée que connue. L'identification de Gracq à Nantes procède sans doute aussi de cette assimilation idéale entre la réalité et la fiction.

Le titre du livre peut être analysé ainsi : c'est la relation de réciprocité entre le binôme être / lieu dans la mesure où l'être forme la ville et la ville forme l'être. Dès la page trois, apparaît le thème de l'internat : c'est dans ce lieu que l'enfant reçoit l'empreinte formatrice de la ville. *La Forme d'une ville* évoque le mythe de la fonction matricielle exercée par la ville comme le confirme la disposition graphique de la couverture et de la page de titre, où le nom de l'écrivain s'inscrit dans la formule du livre. En réalité, le schème imaginaire paradoxal d'une double inclusion, de l'enfant dans la ville et de la ville dans le sujet, commande évidemment l'idée de la gestation et de l'accouchement. Dans ce sens Gracq dit :

« Je croissais, et la ville avec moi changeait et se remodelait, creusait ses limites, approfondissait ses perspectives, et sur cette lancée \_ forme complaisance à toute les poussées de l'avenir, seule façon qu'elle ait d'être en moi et d'être vraiment elle-même \_ elle n'en finit pas de changer » (Gracq, 1985, 213)

Julien Gracq a un esprit géographique qui émane d'une association du bien voir et du bien écrire avec le fondement d'une pratique du terrain. Par conséquent, il évoque avec pertinence sa résidence en internat à Nantes. Par ailleurs, il dessine un croquis de la ville en songeant aux attestations de ses coéquipiers, des autres élèves et tous les autres qui avaient l'occasion de faire des trajets et de consommer ses ruelles et ses coins.

Il y a sans doute beaucoup d'impertinence de la part de l'historien de tenter de faire entrer dans son territoire *La forme d'une ville* car ce livre est avant tout une expérience littéraire

mettant en évidence la relation intime entre un être et un lieu (espace) sur une durée donnée. Il dit dans ce cadre :

« Ce passé-là, de sept années plus rêvées que vécues, ne dort que d'un œil : ce qu'il restait d'inaccompli dans une vie à demi cloîtrée continue à l'arrière-plan de ma vie son cheminement souterrain à la manière de ces rhizomes qui crèvent de loin le terreau du jaillissement inattendu d'une pousse verte » (Gracq, 1985,22)

Cette sensibilité aux mutations explique, au moins en partie, son aptitude à comprendre l'organisation d'un espace. L'ouvrage, *La Forme d'une ville*, le démontre à merveille. Il s'agit d'une sorte de géographie intérieure de Nantes, de l'empreinte laissée par la ville de sa jeunesse sur un homme à la recherche de son passé.

En effet, Gracq donne une belle leçon de géographie en montrant avec la magie de son style que les lieux, les territoires sont avant tout des êtres avec lesquels on vit. Les enclos – le mot est souvent utilisé dans *La Forme d'une ville* – désignent des lieux (le lycée, le quartier des cours, la ville et même la région) bien circonscrits autour desquels se construisent souvenirs (réalité) et rêveries (fiction). Ce texte quasi-testamentaire ne peut que retenir l'attention du géographe et du littéraire.

En fait, on peut considérer *La forme d'une ville* comme la représentation géographique de Nantes qui nous renseigne non sur l'espace mais sur la relation à l'espace, à l'élucidation de notre rapport au monde. Au surplus, On peut la considérer comme une carte mentale tant l'expérience de la ville est médiatisée par l'imagination et son image réfractée par le prisme de l'écriture.

Comment s'éprouvent géographiquement et poétiquement les lieux et les espaces, c'est précisément la matière de *La Forme d'une ville*. Ce récit de rite initiatique raconte la naissance d'une fascination pour la ville tout autant qu'il explore le passage de l'imaginaire à l'activité poétique. Il s'agit d'une transfiguration poétique des paysages urbains.

La rencontre paysagère avec la ville est à la jonction d'une expérience sensible, d'un savoir littéraire et géographique, et de l'imaginaire. Cependant, la fonction de l'imaginaire ou la fiction chez Gracq n'est guère le propos de ce travail ; c'est plutôt la façon dont s'élabore la dimension de l'espace en tant que paysage dans *La forme d'une ville*.

Selon Gérard Genette, il importe aussi d'envisager la littérature moderne dans ses rapports avec l'espace, d'abord en raison des qualités même du langage, apte à traduire les relations spatiales, plus que d'autres, ensuite en raison des ressources visuelles de la graphie et de la

mise en page, enfin parce que la littérature décrit aussi bien les lieux, les demeures, qu'elle transporte le lecteur en des mondes inconnus et que l'un des aspects essentiels de l'état poétique consiste en une certaine sensibilité à l'espace. Dès lors, précise Genette, la littérature doit se dire et se lire: « En termes de distance, d'horizon, d'univers, de paysage, de lieu, de site, de figures et de demeures : figures naïves, mais caractéristiques, figures par excellence, où le langage s'espace afin que l'espace, en lui, devenu langage, se parle et s'écrive » (Genette, 108). C'est la question obsédante que formule Gracq, et qu'il synthétise, en quelques lignes, dans *En lisant en écrivant*, son avant-dernier livre:

« Qu'est ce qui nous parle dans un paysage ? Quand on a le goût surtout des vastes panoramas, il me semble que c'est d'abord l'étalement dans l'espace- imagé, apéritif- d'un chemin de la vie, virtuel et variable, que son étirement au long du temps ne permet d'habitude de se représenter que dans l'abstrait. Un chemin de la vie qui serait en même temps, parce qu'éligible, un chemin de plaisir. Tout grand paysage est une invitation à le posséder par la marche ; le genre d'enthousiasme qu'il communique est une ivresse du parcours. » (Gracq, 1980,12)

Effectivement, chez Gracq, les paysages sont langage : texture des sols, estrans, collines, tout possède son idiome, et d'autres lieux, plus secrets, leurs idiolectes. Aussi, le récit gracquien, qui se confond avec l'évocation toujours renouvelée des lieux, devient-il souvent un vaste paysage dévoilé dans ses plis et ses replis, un paysage avec ses pages feuilletées comme un livre, mis à nu par la marche ou les parcours en voiture, lorsque l'espace du monde se creuse devant le regard et se fait tentation, promesse, mystère, un univers d'odeurs, de silences, de palpitations de la lumière, qui change de minute en minute. C'est alors la phrase qui commande au paysage, et le récit, à lui seul, qui secrète, intimement, le génie du lieu, selon une expression favorite de Michel Butor, titre d'un de ses livres, et dont use fréquemment Julien Gracq.

En effet, la manière d'écriture de Gracq s'inscrit dans le cadre théorique de la géo-critique qui constitue une méthode d'analyse littéraire et qui accorde le plus grand intérêt à l'étude de l'espace géographique. Elle peut se consacrer à l'étude de lieux décrits dans la littérature par des auteurs divers, mais elle peut aussi étudier l'impact des œuvres littéraires sur les représentations courantes des lieux qu'elles décrivent. L'enchaînement des paysages tisse la trame du récit selon une logique purement géographique. Le personnage gracquien, solitaire ou presque, rêve d'une terre susceptible de se délivrer, de se purger de son poids humain pour qu'elle puisse retrouver une mythique innocence originelle.

Lors d'un entretien au journal *Le Monde*, il réaffirme que cette connivence avec les formes de l'univers préside à l'acte d'écriture lui-même : « Un lieu, une personne, un paysage, une promenade, j'en garde toujours une impression synthétique très unifiée : rien qu'un climat, un espace, un éclairage, une espèce de note musicale très précise : c'est cela que j'essaie de retrouver ou de rendre, si j'écris »<sup>2</sup>. L'écriture est alors opération de dévoilement. Si, pour Gracq, la littérature est l'une des modalités de la communication avec la nature, la géographie devient la dimension sensuelle de cette relation et un dialogue plus profond, plus intime, plus charnel, de l'individu avec sa demeure.

### 3. La dimension littéraire de Nantes comme espace urbain chez Julien Gracq

Pourquoi écrit-on ?

« On n'est pas écrivain sans avoir le sentiment que le son, dans le mot, vient lester le sens, et que le poids dont il est ainsi doté peut l'entraîner légitimement, à l'occasion de singulières excursions centrifuges. L'écriture comme la lecture est mouvement, et le mot s'y comporte en conséquence comme un mobile dont la masse, si peu qu'elle se réduise, ne peut jamais être tenue pour nulle et peut sensiblement infléchir la direction. » (Gracq, 1980,148)

Une question se pose et même s'impose : comment la notion de mouvement est-elle saisie par Julien Gracq ? Julien Gracq est connu à cause de son admiration pour la lisière comme lieu d'inspiration et de production littéraire. En principe, ce lieu présente un paysage sombre où l'on se situe à la limite d'un autre coin inconnu et étranger ; cela provoque chez les personnages de l'œuvre de Gracq un état de peur, de curiosité, d'attente, d'extase, d'aventure et de rêve. Dans cette optique, Jacqueline Michel<sup>3</sup> écrit que *la lisière* se profile dans le texte gracquien comme un silence matérialisé qui, tel celui des eaux étroites impose l'écoute des signes qui dénoncent la puissance de *l'en-face*, de l'extrême limite.

En effet, la lisière pour Gracq est l'endroit le plus intense, le plus propice, c'est la serrure qui ouvre les portes de l'attente vers un sixième sens ambigu. Lors d'un entretien Julien Gracq dévoilait le vrai rôle de la lisière dans ses écrits :

« Confins, lisières, frontières, effectivement, sont des lieux qui m'attirent en imagination : ce sont des lieux sous tension, et peut-être cette tension est-elle matérialisée, localisée- l'équivalent de ce qu'est la tension latente entre ses personnages pour un romancier psychologue : un stimulant imaginaire initial. Il arrive le plus souvent que les personnages, dans mes romans, soient eux-mêmes mis, par rapport à la société, dans une situation de « lisière », par une guerre, par des vacances, par une mise en disponibilité quelconque » (Gracq, 2002,171)

<sup>2</sup> Jean-Louis De Rambures, « L'écrivain au travail », *Le journal*, 16 mai 1970.

<sup>3</sup> Jacqueline Michel, *Une mise en récit du silence, Le Clézio /Bosco/ Gracq*, Paris, José Corti, 1989, p.78.

À vrai dire la lisière, incarnant un climat d'attente, n'attribue aucune présence aux personnages chez Julien Gracq. Pour cela, l'écriture gracquienne s'inscrit aussi dans un autre cadre méthodologique de l'écocritique qui se donne comme objectif principal d'analyser le rapport entre la littérature et l'environnement. Ses premières publications, avant qu'il ne soit Julien Gracq, portent déjà sur l'étude d'une frontière, d'une lisière, le contact entre le Massif armoricain et le bassin sédimentaire dans le sud de l'Anjou. Son œuvre littéraire, qu'il amorce avant la seconde guerre mondiale conserve l'empreinte de ce choix de l'enfance et des années de formation. Le paysage (l'espace) est au cœur de nombre de ses écrits et Julien Gracq continue à avoir le style et l'esprit du géographe.

Gracq revendique fortement le lien entre l'espace et le temps. Il décrit cette jointure solide, ce continuum comme un canevas unifié sur lequel se projettent d'eux-mêmes aussi bien les événements que mentionne le journal que les fictions qu'il imagine. Cet attachement à une grille de référence à la fois spatiale et temporelle incite l'historien à retrouver, à son tour, dans son œuvre des signes de ses propres préoccupations, la trace d'une connivence flatteuse.

Même si sa vision de la ville comme un milieu sous tension ou sa sensibilité aux discontinuités urbaines ne sont certainement pas indifférentes à sa formation géographique. *La Forme d'une ville* est l'accomplissement d'une géographie vécue. Celle-ci est un savoir originaire de l'espace de Nantes qui se développe dans une rencontre sensible et directe avec le monde, qui porte une intelligence quotidienne du monde et de l'espace, une familiarité fondée sur leur usage. Ainsi, la ville de Nantes représente Le paysage-milieu : il s'agit d'un paysage qui est de l'ordre d'une expérience phénoménologique du monde, un paysage qui est l'évènement de la rencontre concrète de l'homme et du monde qui l'entoure. Selon Michel Collet, le paysage est un enjeu stratégique. Il n'est pas seulement un terrain d'action ni un objet d'étude : il donne à penser, et à penser autrement. Il nous propose, entre autres choses, un modèle pour l'invention d'un nouveau type de rationalité qu'il appelle *la pensée-paysage*. La juxtaposition des deux termes permet de suggérer à la fois que le paysage donne à penser, et que la pensée se déploie comme paysage. Cette *pensée-paysage* qui émane aujourd'hui des œuvres, mais aussi des pratiques paysagères, qui récusent les méfaits du modernisme et réinventent sous des formes et avec des moyens nouveaux l'ancienne alliance entre l'être humain et son environnement. Nous interrogeons donc dans cet ouvrage de Julien Gracq *La Forme d'une ville* certains enseignements de la sensation pour essayer de dégager la



combinaison « espace / temps/ être ». Cette combinaison se manifeste chez Julien Gracq comme la coexistence entre *l'être* et *l'espace* à travers *le temps*. Autrement dit, la littérature de Gracq le géographe entretient des connexions spéciales entre l'être et l'espace (les paysages) par l'intermédiaire de la géographie.

De fait, l'œuvre de Julien Gracq se distingue par une attention constante portée aux paysages et par une volonté toujours plus grande d'établir une communication entre les forces vives du cosmos et l'âme individuelle. En effet, d'après ce que nous avons développé à propos de la dimension de la lisière chez Gracq, nous pouvons déduire que la ville de Nantes en tant qu'espace urbain présente bel et bien l'aspect d'une lisière ou une frontière entre la vie rustique de l'auteur à Saint Florent Le Vieil et celles définies selon plusieurs époques :

**L'époque 1** : l'âge de l'enfance où Gracq avait 7ans (1917) : pendant cette époque Nantes comme espace urbain est vécu réellement par l'auteur pendant une simple étape sur le chemin par train vers la mer. Il dit dans ce cadre :

« Nantes fut d'abord pour moi, et pendant longtemps, aux vacances d'été, une simple étape sur le chemin de la mer. Le train, qui traversait alors le cœur de la ville en longeant le bord d'un bras de la Loire, à la vitesse à peu près d'un train de péniches, en s'arrêtant aux gares de Nantes-Orléans, de la Bourse et de Chantenay. » (Gracq, 1985,22)

**L'époque 2** : l'âge l'enfance où Gracq avait 11ans (1921) : à partir de cet âge et durant 7 années Nantes étant un espace urbain rêvé par Gracq pendant son séjour à l'internat du lycée Clemenceau. Il affirmait à la page 4 :

« Ce n'est pas ainsi que j'ai habité Nantes. Le régime de l'internat, dans les années vingt de ce siècle, était strict. Aucune sortie, en dehors des vacances, que celles du dimanche ; encore fallait-il qu'un correspondant vint prendre livraison de nous en personne au parloir, et, en principe, nous y ramener le soir. Je ne sortais qu'une fois par quinzaine ; le reste du temps, je n'apercevais de la ville que la cime des magnolias du jardin des Plantes, par-dessus le mur de la cour, et la brève échappée sur la façade du musée que nous voilait le portail des externes, quand on l'ouvrait pour leur entrée, à huit heures moins cinq et à deux heures moins cinq. » (Gracq, 1985,4)

**L'époque 3** : l'âge adulte où Gracq avait 23ans (1933) : Nantes comme espace urbain constituait un lieu de travail vécu réellement quand l'auteur exerçait son métier de professeur au lycée Clemenceau.

**L'époque 4** : l'âge adulte où Gracq avait 25ans (1935) : Nantes comme espace urbain regorgeait une caserne où se déroulait le service militaire de l'auteur. Il annonçait à la page 41 :

« J'ai achevé là en 1935 mon service militaire à la compagnie d'engins et transmissions du 65<sup>ème</sup> : à l'inverse du lycée, elle ne m'a laissé presque aucun souvenir, sinon celui des exercices d'un côté à l'autre de l'hippodrome, au moyen d'un curieux appareil optique à obturateur sur lequel avaient plu bien des hivers. » (Gracq, 1985,41)

En somme, Gracq considère la dimension de l'espace urbain dans la ville de Nantes à l'instar d'une lisière tout en disant à la page 43 de *La Forme d'une ville* :

« Je me sens trouvé par-là peut-être plus sensibilisé que d'autres à toutes les lisières où le tissu urbain se démaille et s'effiloche, sans pourtant qu'on l'ait tout à fait quitté pour la campagne, et il m'arrive quelques fois de penser, en songeant aux livres que j'ai écrits, que le goût pour les zones bordières a gagné chez moi par la suite de proche en proche et pris de l'ampleur, jusqu'à se faire jour, par un jeu d'analogies, dans des domaines inattendus, de tonalité sensiblement plus sombre : de la lisière à la frontière, pour l'imagination, il n'y a qu'un pas. » (Gracq, 1985,43)

En guise de conclusion, nous pouvons dire que la ville de Nantes en tant qu'espace urbain constitue une forme de lisière qui libère l'auteur de tout son passé vécu dans cette ville à travers plusieurs périodes. Il était très pertinent quand il disait : « *Une ville qui vous reste ainsi longtemps à demi interdite finit par symboliser l'espace même de la liberté* » (Gracq, 1985,5).

## Bibliographie

ALAIN Michel, *Paysages et mémoires /des eaux étroites à Un balcon en forêt*, Nantes, Editions Cécile Défaut, 2007.

AMOSSY Ruth, *Parcours symboliques chez Julien Gracq : Le Rivage des Syrtes*, Paris, Sedes, 1982.

BACHELARD Gaston, *La Poétique de l'espace*, Presses Universitaires de France, 1958.

BUTOR Michel, *Essais sur le roman*. Gallimard, 1992.

CANOVAS Frédéric, *L'écriture rêvée*, Paris, le Harmattan, 2000.

COLLOT Michel, *Paysage et Poésie*, Paris, José Corti, 2005.

——— *La Pensée-Paysage Philosophie, arts, littérature*, Broché, 2011.

DE RAMBURES Jean-Louis, « *L'écrivain au travail* », Le monde, 16 mai 1970.

EL BAKKALI EL Arbi, « *Etude de statistique lexicale : Accroissement lexical dans l'œuvre littéraire de Julien Gracq* », *Recherches en Langue et Littérature Françaises*, Vol.15, N°27, Printemps & Eté 2021, p. 58-73.

—— « *Etude de statistique lexicale : quelques aspects du vocabulaire géographique dans l'œuvre littéraire de Julien Gracq* », *Contact+*, n° 79, septembre / octobre / novembre 2017, p. 22-27.

—— « *En lisant en écrivant ou comment le sens et les sens coexistent chez Julien Gracq* », *INTER-LIGNES*, printemps 2020, 1<sup>er</sup> semestre, n° : 25, p.77-91.

GENETTE Gérard, « *Espace et langage* », *Figures I*, Seuil, Collection Points, 1966, p. 101-108.

—— « *La littérature et l'espace* », *Figures II*, Seuil, Collection Points, 1969, p. 43-48.

GRACQ Julien, *En lisant en écrivant*, Paris, José Corti, 1980.

—— *La forme d'une ville*, Paris, José Corti, 1985.

—— *Entretiens*, Paris, José Corti, 2002.

HADDAD Hubert, *Julien Gracq. La forme d'une vie*, Paris, Editions Zulma, 2004.

MICHEL Jacqueline, *Une Mise en récit du silence, Le Clézio-Bosco-Gracq*, Paris, José Corti, 1986.

MURAT Michel, *L'enchanteur réticent, Essai sur Julien Gracq*, Paris, José Corti, 2004.

Anne VOLVEY, « *Au fond de soi, (la performance de) la ville. Une lecture égo-géographique de La forme d'une ville de Julien Gracq* », *Géographie et cultures*, 2014, p. 89-90.

WESTPHAL Bertrand, *La Géo- critique. Réel, fiction, espace*, Editions de minuit, 2007.

### **Notice biobibliographique de l'auteur**

El arbi El Bakkali est enseignant-chercheur en langue et communication françaises à la Faculté des Sciences et Techniques d'Al Hoceima, Université Abdelmalek Essaadi de Tétouan au Maroc. Il est chef de département de gestion et des techniques d'expression et de communication. Son projet de recherche se base sur les approches linguistiques du texte littéraire.

Il est aussi examinateur dans la revue américaine de la communication et des études linguistiques (CLS), Science Publishing Group (1 Rockefeller Plaza, 10th and 11th Floors, New York, NY 10020 U.S.A.